

L'odeur nauséabonde qui saisissait, en entrant dans ces blanches demeures, avait quelque chose de repoussant.

Il fallait être habitué à ce milieu-là pour y résister longtemps. Sans être bien chaudes, ces demeures sont pourtant tolérables, et lorsque les Esquimaux ont assez de prévoyance, ce que l'on rencontre assez rarement chez eux, pour se pourvoir des provisions nécessaires pour l'hiver, ils sont relativement assez heureux. Le 14 février 1851, Richardson, Bruce et trois autres partirent pour le fort Norman. Ils couchèrent deux nuits sur le lac de l'Ours et faillirent y périr de froid. Parvenus enfin au fort Norman, ils retournèrent à la Rivière-Rouge, par la même route qu'ils étaient venus. Jean-Baptiste Bruce arriva à Saint-Boniface au mois d'août, après avoir fait un des voyages les plus hardis que l'on puisse mentionner, après avoir navigué un mois sur la mer polaire, être tombé plus de vingt fois à l'eau, avoir été emporté plusieurs fois par la vague ou le vent, avoir vu la mort en face à chaque instant et, enfin, après un mois et demi de marche à travers des solitudes désolées. Richardson, qui avait appris à apprécier les qualités de cœur et le courage à toute épreuve de son guide, voulut l'emmener avec lui en Angleterre pour l'attacher définitivement à son service. Bruce refusa, aimant mieux vivre et mourir au pays de ses ancêtres.

Bruce vécut de longues années après cette expédition, sur sa terre à Saint-Boniface, dans une honnête aisance, entouré du respect de ses concitoyens. Il conserva dans sa vieillesse une mémoire heureuse et une excellente santé, fruits d'une vie laborieuse et frugale. Toute une génération passa sous ses yeux et il faisait bon de l'entendre décrire lui-même les incidents de cette expédition dont je n'ai pu esquisser que les grandes lignes, et raconter les vieilles histoires d'une époque disparue pour toujours et dont les souvenirs s'effacent chaque année.

Jusqu'à sa mort, Bruce fut considéré à bon droit comme le guide le plus intrépide, le plus habile et le plus sûr de tout le Nord-ouest. Quoique d'origine écossaise du côté paternel, par sa langue, ses alliances et son affection, il appartenait à la fière race des métis canadiens-français.

Il mourut à Saint-Boniface, le 19 septembre 1890. Il fut toute sa vie un catholique fervent et un citoyen intègre.

II. Jean-Louis Légaré.

Cet homme de bien n'a été qu'un modeste traiteur des prairies, qui a passé une partie notable de sa vie au milieu des tribus indiennes de l'Ouest.